

Allocution de Mme Catherine Dobias, Présidente de l'Association
Catherine Dobias-Lalou

Citer ce document / Cite this document :

Dobias-Lalou Catherine. Allocution de Mme Catherine Dobias, Présidente de l'Association . In: Revue des Études Grecques, tome 120, fascicule 2, Juillet-décembre 2007. pp. 17-24;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2007_num_120_2_7906

Fichier pdf généré le 19/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 JUIN 2007

ALLOCUTION DE M^{me} CATHERINE DOBIAS

PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES, CHERS AMIS,

Lorsque le comité m'a pressentie, il y a deux ans, pour être candidate aux fonctions de deuxième vice-présidente, j'ai été touchée par cette marque de confiance, mais inquiète aussi, car je voyais déjà se profiler l'étape ultime de ce *cursus honorum*, l'allocution présidentielle, que je devrais prononcer ce soir. Cette δοκιμασία rhétorique, où l'on se présente après tant d'illustres prédécesseurs, a quelque chose d'intimidant. Elle a ses règles et ses figures imposées. Mais, à l'épreuve, je me suis aperçue qu'elle se nourrissait de la vie de l'association, du meilleur que chacun a apporté de lui-même, durant sa vie entière, ou lors des travaux qu'il a fait connaître au cours de l'année. Cette dimension humaine m'a donné l'espoir d'être à la hauteur de ma tâche, le courage de compter sur votre indulgence et finalement le sentiment que je pouvais vous remercier de m'y avoir exposée.

Dans cette course de relais qui garantit la continuité entre les présidents successifs, l'un des témoins à transmettre, et non des moindres, est celui de la mémoire. Parlant au nom de l'association entière, chacun à son tour a le devoir légitime d'honorer le souvenir des membres dont le décès est venu à sa connaissance depuis le discours de son prédécesseur. Cette année, il m'incombe d'invoquer les mânes de cinq personnes, dont la présence manquera aux études grecques, parce qu'ils nous ont quittés depuis l'entrée de l'été 2006.

Viviane Regnot, née Lévy, fut, dans toutes ses dernières années, une fidèle entre les fidèles de nos réunions. Elle appartenait à l'association depuis 1955. Fille de résistant, résistante elle-même aux côtés de son mari, dans le réseau de Maurice Lacroix, elle montra toujours une remarquable force de caractère. Les difficultés des années noires, puis ses charges de mère de quatre enfants la conduisirent à renoncer à l'agrégation, puis à la thèse dont elle avait ébauché le projet. Tout au long de sa carrière dans l'enseignement secondaire, elle fut un professeur apprécié de ses élèves et de ses collègues, avec qui elle oeuvra activement pour la rénovation pédagogique. D'un esprit curieux et ouvert, avec un penchant affirmé pour la grammaire, elle chercha toujours à élargir ses connaissances, en suivant de nombreux cours de linguistique, de Charles Bruneau à Claude Hagège, en passant par Benveniste et Chantraine. Après avoir fait profiter ses élèves de toutes ces fréquentations, elle avait continué pour son enrichissement personnel, depuis son départ à la retraite en 1978. Certains parmi nous se souviennent de l'avoir côtoyée, auditrice assidue des dernières années de Michel

Lejeune et fidèle participante des sessions de l'association Clelia, même quand celle-ci délaissait la Maurienne pour un voyage d'études à l'étranger. Et c'est ainsi que Viviane, munie de sa canne et de son chapeau, supporta avec le sourire les fatigues des visites archéologiques de Tunisie en 1995. Un heureux hasard faisant que son anniversaire tombât toujours pendant la session, c'est parmi ses amis hellénistes et latinistes qu'elle soufflait ses bougies. Son état de santé l'empêcha de venir en 2004 et c'est par téléphone que Clelia lui souhaita bon anniversaire. Elle nous a quittés le 22 juin 2006, à 91 ans. Sa fille, son homonyme, une helléniste elle aussi, perpétue parmi nous la mémoire de cette grande dame d'une admirable modestie.

Deux grands hellénistes, deux complices dans le travail, adhérents l'un et l'autre depuis 1956, sont décédés à quelques mois d'intervalle. Pierre Vidal-Naquet, le plus jeune, est parti le premier, le 28 juillet 2006, à l'âge de 76 ans. Déjà souffrant, il n'était pas présent un mois plus tôt, à la veille de notre dernière assemblée générale, lorsque fut remis à Michel Casevitz, qui terminait son mandat parmi nous, le volume d'hommage qui lui était destiné. En prologue à ces mélanges intitulés *Φιλολογικά*, Pierre Vidal-Naquet avait rédigé deux pages de présentation joliment intitulées « Trente-six fleurs pour Michel », qui auront été lues avec d'autant plus d'émotion qu'elles devaient sonner rétrospectivement non seulement comme une synthèse critique, mais aussi comme un amical adieu.

On connaît les prises de position publiques de Pierre Vidal-Naquet et son ardente lutte contre les injustices commises au nom des États. On sait qu'il a grandi dans un milieu familial caractérisé par l'ouverture intellectuelle et l'attachement à la République et que les années 1940, dont il subit de plein fouet les tragiques conséquences, n'ont pu qu'exacerber chez lui la sensibilité à toutes les formes de persécution et la méfiance pour le ronron institutionnel. Trop jeune pour être impliqué dans l'action clandestine en ces sombres années, il s'est en quelque sorte rattrapé plus tard, en répondant présent pour la défense de toutes les causes qui lui semblaient justes. Cela est fort bien raconté dans ses *Mémoires*, que traversent, sous un jour favorable ou critique, quelques-uns de nos membres, passés et présents. L'association y est quelque peu égratignée, pour avoir reçu avec surprise certaines des communications de Pierre Vidal-Naquet. Mais, au-delà de la vaine polémique, on pouvait finalement reconnaître l'intérêt et la nouveauté des idées qu'il testait devant nous et le retentissement qu'eurent ses travaux dans le grand public a contribué à faire connaître, voire encourager, les études grecques en France.

Dans sa bibliographie considérable, l'Antiquité n'est pas seule représentée, mais elle y occupe une grande place, du *Bordereau d'ensemencement dans l'Égypte ptolémaïque* (1967) à *L'Atlantide* (2005), cette Atlantide qui est le sujet de la plus ancienne communication, en 1964, et de la plus récente, en 1987. Dans cette œuvre touffue, qui compte des études érudites ponctuelles et des synthèses plus pédagogiques on peut distinguer trois traits caractéristiques : d'abord la fréquence des travaux écrits en collaboration, qui commencent avec Pierre Lévêque pour *Clisthène l'Athénien* dès 1964, se poursuivent avec Michel Austin pour *Économies et sociétés en Grèce ancienne* (1972), et culminent avec Jean-Pierre Vernant. Ensuite, la grande proportion des préfaces, qui soulignent avec talent l'originalité des ouvrages présentés et apportent toujours quelque réflexion stimulante du signataire lui-même. Enfin, on est frappé par le nombre de rééditions et de traductions en langue étrangère : les travaux de cet esprit peu classique sont des classiques, ici et hors de nos frontières !

Par ses écrits certes, mais aussi par les responsabilités qu'il eut au centre Louis Gernet, par les vocations qu'il y suscita et les travaux qu'il y dirigea, Pierre Vidal-Naquet a joué un rôle de premier plan. Dans l'introduction du *Chasseur noir*, il s'explique sur le sous-titre, *Formes de pensée et formes de société* : « Ce que je rapproche ici peut, très légitimement, faire l'objet d'études séparées, et il a pu m'arriver de contribuer à la recherche dans ces deux domaines séparés. C'est leur jonction qui m'intéresse ici ». La réflexion de Pierre Vidal-Naquet associait le social et le mythique, l'institutionnel et le littéraire. L'étude sur le *Philoctète*, qu'il présenta devant l'association le 1^{er} décembre 1969, parut en 1972 dans *Mythe et tragédie*, un volume signé Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, suivi d'ailleurs d'un second en 1986. Le

sort a voulu qu'aujourd'hui encore leurs deux noms soient rassemblés dans l'hommage que nous leur rendons.

Plus âgé de seize ans que Pierre Vidal-Naquet, son ami et complice Jean-Pierre Vernant est décédé le 9 janvier 2007, quelques jours après avoir atteint l'âge de 93 ans. Son parcours est étroitement lié aux grands événements de l'histoire du XX^e siècle. Orphelin de la Première Guerre mondiale, il accomplit ses études secondaires à Paris. Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1937, il passa du service militaire à la mobilisation. Démobilisé en 1940, il fut nommé professeur à Toulouse. Il accomplit aussitôt des gestes de résistance et entra en 1942 dans le mouvement « Libération », où il joua un rôle de premier plan, dans la région Sud-Ouest, sous le nom de Colonel Berthier. Son action lui valut d'être fait compagnon de la Libération.

Après la guerre commence vraiment son parcours d'helléniste, qui ne fut pas moins glorieux. Après deux ans d'exercice au lycée Jacques Decour, il entra au CNRS en 1948 et y resta jusqu'en 1957. Il fut, à partir de 1958, directeur d'études à la V^e section de l'École pratique des hautes études et participa, après 1968, à la fondation de l'École pratique des hautes études en sciences sociales. De 1975 à 1984 enfin, il fut professeur au Collège de France. L'année de sa retraite, il se vit décerner la médaille d'or du CNRS. Les statuts de notre association, qui préparent deux ans à l'avance le futur président à ses fonctions, expliquent qu'il n'ait accédé à ce siège qu'en juin 1986.

Le prestige de Jean-Pierre Vernant, qui était grand en France, n'était pas moindre à l'étranger. Il était membre associé de l'Académie royale de Belgique, membre honoraire étranger de l'*American Academy of Arts and Sciences* et membre correspondant de l'Académie britannique. Il avait aussi été fait docteur *honoris causa* des universités de Chicago, Bristol, Brno, Naples et Oxford. L'esprit de résistance, qui dicta sa conduite pendant la Seconde Guerre mondiale, ne se démentit pas par la suite, dans ses prises de position sociales et politiques. Il n'était pas rare, dans les listes de signataires de pétitions pour telle ou telle cause, de trouver côte à côte les deux noms de Vernant et Vidal-Naquet. Dans de telles circonstances, il n'y avait pas de frontière entre le citoyen et l'helléniste : lors du printemps de Prague, Jean-Pierre Vernant fut du nombre des savants étrangers qui donnèrent des cours à l'université clandestine organisée en Tchécoslovaquie.

Le contact chaleureux et l'ouverture d'esprit qui caractérisaient Jean-Pierre Vernant ont fait de lui un remarquable animateur de la recherche. Il fonda en 1964 le centre Louis Gernet, du nom d'un des deux maîtres, avec Ignace Meyerson, qui lui avaient montré la voie de l'anthropologie sociale. Sa réflexion féconde et originale sur la pensée grecque, sur la place et le rôle des mythes, sur la signification des rites a suscité une grande émulation et il a su fédérer autour de lui de nombreux chercheurs, débutants ou aguerris, en se prêtant volontiers aux publications collectives. On pense d'emblée aux ouvrages cosignés avec Pierre Vidal-Naquet et Marcel Détienné, mais bien d'autres noms encore sont associés au sien. Les travaux de Jean-Pierre Vernant, sans donner dans la facilité, pouvaient être lus par un public plus large que les ouvrages de pure érudition. Édités ou réédités dans des collections de poche, ils ont contribué à faire connaître et comprendre l'hellénisme. Leur auteur n'a jamais dédaigné de s'adresser à tous les publics. Pour défendre nos études, comme Jacqueline de Romilly et parfois à ses côtés, il est allé plaider là où cela semblait utile. Et il a donné beaucoup de son temps pour des émissions radiophoniques ou télévisées. Tout récemment encore, l'exposition « Homère, sur les traces d'Ulysse », organisée par la Bibliothèque Nationale de France, se terminait sur la projection d'un entretien où l'on pouvait entendre avec émotion Jean-Pierre Vernant commenter l'entrevue de Priam et Achille.

Jean Martin, dont je voudrais maintenant évoquer la mémoire et qui est mort brutalement chez lui le 10 janvier 2007, n'était pas connu du grand public comme les deux précédents. Les hellénistes de ma génération n'ont pas entendu les nombreuses communications qu'il présenta devant l'association dans les décennies 1950 et 1960.

Mais nous le connaissons tous à travers ses travaux sur Aratos, Ménandre et Libanios. Grâce à sa fille Catherine Martin, que je remercie, j'en sais un peu plus sur sa vie, qui révèle une brillante intelligence, alliée à une volonté hors du commun. Né en 1926 à Paris, d'un père originaire de Béziers et d'une mère venue de Touraine, il dut à ses instituteurs et à sa mère de dépasser, contre le gré de son père, le certificat d'études et d'entrer en classe de 6^e au lycée Rollin. Souffrant d'être plus âgé que ses condisciples, il rattrapa son retard en préparant seul pendant l'été 1939 le programme de 5^e, puis pendant l'été 1941 le programme de 2^e, réussissant à chaque fois l'examen d'entrée dans la classe supérieure. Il s'était d'ailleurs aussi fait son propre maître pour la classe de 4^e, durant l'année 1939-40, que sa famille passa en Touraine à la suite de l'exode. C'est ainsi qu'il commença seul l'apprentissage du grec.

La suite de ses études fut plus banale, mais non moins brillante : baccalauréat en 1943, hypokhâgne et khâgne à Henry IV, admission à l'ENS en 1945, agrégation de lettres classiques, où il fut reçu premier, en 1949. Ayant suivi les cours d'Alphonse Dain à l'École pratique, il s'était lancé dès ses années d'École Normale dans une recherche sur l'histoire du texte d'Aratos, qu'il poursuivit de 1949 à 1951 comme pensionnaire de la fondation Thiers. Après deux ans de service militaire et un an au CNRS, il soutint sa thèse d'État en 1954, l'année même où il prit son premier poste d'agrégé. Un an à Sens, deux ans à Vendôme, et Jean Martin s'installait définitivement à l'Université de Grenoble, où il devait terminer sa carrière en 1986, après être passé rapidement par les étapes qui s'appelaient alors charge d'enseignement et maîtrise de conférences. Il a laissé à ses anciens étudiants et à ses collègues le souvenir d'un homme précis, dévoué et droit.

Appliquant le même goût pour l'histoire des textes à la préparation de ses cours et à ses recherches personnelles, il a mené jusqu'à la publication des travaux qui comptent à propos de trois auteurs assez différents. Celui auquel il consacra le plus de temps est évidemment Aratos, dont il s'occupa tout au long de sa vie : sa thèse sur l'histoire du texte des *Phénomènes*, publiée en 1956, eut pour suite logique l'édition critique, avec traduction et commentaire, qui parut à Florence la même année. En 1974 parut l'édition des scholies chez Teubner. Enfin, ayant laissé mûrir tous ces acquis, il produisit en 1998 l'édition avec traduction et commentaire que nous connaissons dans la CUF.

Séduit, comme tant d'autres, par l'apparition, dans le papyrus Bodmer, du *Dyscolos* de Ménandre, il en donna en 1961 une édition annotée dans l'excellente collection « Érasme ». J'ai fait partie des étudiants de licence de Paris qui eurent, à la faveur de cette édition toute récente, la primeur de sa mise au programme. Comme l'écrit Catherine Martin, l'attrait du texte perdu et retrouvé se combinait à la nouveauté que constituait ce témoin unique pour un savant habitué aux manuscrits médiévaux multiples, et au sentiment de lire enfin dans le texte un modèle de Plaute et Térence, dont Molière lui-même avait été privé. En complément, la traduction, précédée d'une introduction, parut à Grenoble en 1962.

Le troisième auteur auquel se consacra Jean Martin est Libanios. L'entreprise de publication des *Discours* fut conçue à l'origine en collaboration avec Paul Petit, qui était professeur d'histoire grecque dans l'autre université grenobloise. Dans ce tandem étroitement soudé, Jean Martin était chargé de l'établissement du texte et des notes de caractère philologique et littéraire. Ainsi fut élaboré le tome I, qui contient l'*Autobiographie* et parut en 1979. La mort prématurée de Paul Petit laissa à Jean Martin l'entière charge du second, publié en 1988.

On le voit, Jean Martin nous laisse une œuvre de philologue qui ne sera pas vite remplacée. L'on peut parier que, dans sa sagesse lucidité, il aurait aimé que l'on dit de son travail ce qu'il écrivait d'un de ses grands prédécesseurs, Foerster, éditeur de Libanios chez Teubner : « Comme toujours, le mérite de cette grande œuvre n'est pas d'être définitive, mais d'avoir fourni une base indispensable à tout progrès futur ».

Le mois de février nous apportait une autre mauvaise nouvelle, avec le décès de Claude Rolley, membre de notre association depuis 1962. Une grave maladie, supportée avec un courage lucide, l'a emporté à l'âge de 74 ans. Né à Saint-Lô, où ses parents

enseignants avaient été affectés, il était profondément Bourguignon et s'est éteint à Pontaubert, village de l'Yonne où se trouvait la maison familiale. Normalien de la rue d'Ulm, il fut reçu à l'agrégation de lettres classiques en 1957. Après un service militaire que la guerre d'Algérie avait prolongé, il arriva à l'École française d'Athènes en 1961.

En Grèce, son travail de terrain fut consacré au Thesmophorion de Thasos, mais son autorité scientifique s'est affirmée surtout dans l'étude des objets, principalement des bronzes. En témoigne une série considérable d'articles. Il y montra autant d'attention à l'analyse matérielle qu'à l'interprétation esthétique et au message iconographique. Il fut donc toujours réceptif à ce que les nouvelles techniques de laboratoire pouvaient apporter. Au fil des ans, Claude Rolley fit bénéficier notre association de ses découvertes en proposant régulièrement des communications, toujours démonstratives et souvent alléchantes par leur titre : « Les marmites sur la tête » (1966), « Le cheveu de Méduse » (1971), « Est-ce que les Illyriens se lavaient les pieds ? » (1982), ou encore « Ἀφιθρύματα, ou pourquoi Marseille, Thasos et Rome n'ont été fondées qu'une fois » (1997). Outre de très nombreux articles, publiés notamment dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique* et la *Revue archéologique*, où il tenait en outre une chronique, Claude Rolley nous laisse deux ouvrages magistraux : *Les bronzes grecs*, publié en 1983 et traduit en anglais en 1986, et un manuel de *Sculpture grecque* en deux volumes (1994, 1999), dont il a suivi avec joie dans ses dernières semaines la parution imminente d'une traduction en grec moderne. Avant ces grandes synthèses, il avait contribué largement aux différents recueils archéologiques dont était chargée l'École française d'Athènes : il publia des objets de la collection Hélène Stathatos, avec P. Amandry, en 1963, et puis deux volumes de la série *Fouilles de Delphes*, l'un sur les statuettes, remplaçant en 1969 une partie de la publication de Perdrizet de 1909, et surtout *Les trépieds à cuve clouée* en 1977.

Réduire Claude Rolley à ses importants travaux sur l'archéologie de Grèce serait méconnaître une bonne moitié de sa personnalité. C'était aussi, par sa carrière, ses attaches familiales et ses activités de recherche, un Bourguignon. Nommé en 1965 à l'université de Dijon, d'abord maître-assistant de grec, il succéda en 1972 à Roland Martin dans la chaire d'archéologie classique, qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1994. Il consacra une grande part de son temps aux antiquités grecques, romaines et gallo-romaines, conservées dans les musées de Bourgogne ou nouvellement découvertes sur son territoire. Il les fit mieux connaître en organisant des expositions, dirigea un certain temps la *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* et occupa de 1970 à 1974 les fonctions de directeur régional des Antiquités nationales. La tombe princière de Vix, au Nord de la Bourgogne, connue depuis longtemps, fut son dernier grand chantier. Il sut réunir une équipe pluridisciplinaire, appliquant des techniques modernes à l'étude du site et de l'ensemble du matériel. Nous eûmes la primeur de ses observations sur les lettres d'assemblage du cratère monumental, lors de la séance de janvier 2001. En 2003 parut la monographie véritablement princière rassemblée par ses soins. Sur ce sujet, comme sur tant d'autres, un sens critique aigu, allié à une grande érudition et à une pensée formulée avec clarté, lui ont permis de faire avancer la science.

Nous regretterons ces cinq hellénistes, dont la diversité illustre bien la richesse de l'association, et nous leur sommes reconnaissants de lui être restés fidèles.

Dans son discours de juin 1987, Jean-Pierre Vernant usait, comme moi tout à l'heure, de la métaphore du passage de témoin entre présidents, en l'enrichissant de façon fort spirituelle par des variations sur toutes espèces de bâtons. En fait, il évoquait surtout d'autres passages de témoin, puisque cette année-là Jacques Jouanna laissait le secrétariat général à Paul Demont, pour reprendre l'un des deux leviers de commande de la *Revue*, que quittait alors François Chamoux. Il ne me revient pas d'évoquer de changement de ce genre, mais seulement de souligner le dévouement de ceux qui, autour d'un président éphémère, œuvrent, année après année et tout au long de l'année, pour la vie de l'association. Je le ferai avec plaisir et conviction.

Notre secrétaire générale, Valérie Fromentin prépare tout, veille à tout. Des mois à l'avance, elle compose, à base de propositions spontanées et de sollicitations judicieuses, des menus qui permettent au fil des ans de déguster toute la variété des spécialités, préparées par toutes les générations, si bien que sa carte associe les mets les plus traditionnels à de bons exemples de nouvelle cuisine. Elle est secondée par Michel Fartzoff, qui sait mieux que quiconque faire livrer au fichier électronique tous ses secrets, tandis que M^{me} Kovacs met toutes ses forces au service de l'expédition postale, encore nécessaire pour une partie de nos adhérents. La secrétaire générale prépare également la réunion du comité qui, constitué en commission des prix, établit le palmarès, lequel concrétise, en prestige plus qu'en espèces sonnantes et trébuchantes, notre vocation d'encouragement des études grecques.

Notre trésorier, Alain Billault, tient avec précision les cordons de notre bourse. Vous pourrez apprécier une fois de plus tout à l'heure son habileté à se conformer aux divers moules imposés par la comptabilité de nos tutelles, tout en nous commentant la situation en langue de tous les jours. Après nous avoir, tel les ταμίαι athéniens, présenté le κεφάλαιον ἀναλώματος τοῦ ἐπὶ τῆς ἀρχῆς, il vous soumettra le montant de l'εἰσφορά souhaitable.

Pour tous ceux de nos membres qui ne peuvent participer à nos réunions et pour tous ceux qui n'appartiennent pas à l'association, la manifestation la plus visible et la plus durable de son existence, c'est la publication de la *Revue*. Jacques Jouanna nous informe que les épreuves corrigées du premier fascicule de 2007 ont été renvoyées à l'imprimeur. Compte tenu des délais de fabrication, l'expédition ne pourrait intervenir avant une date avancée dans le mois de juillet, avec tous les aléas que cela entraînerait. Par prudence, elle sera reportée à la rentrée. Œuvre collective certes, puisqu'elle est alimentée par vos articles, vos chroniques, vos comptes rendus, la *Revue* ne verrait pas le jour sans le travail d'une petite équipe, où la parité si souvent exigée aujourd'hui est parfaitement réalisée : auprès des deux directeurs, Jacques Jouanna et Olivier Picard, interviennent efficacement Véronique Boudon-Millot et Alessia Guardasole, la première assurant l'articulation entre le bureau de l'association, dont elle est la bibliothécaire, et la rédaction de la *Revue*. Les ouvrages qui nous sont envoyés passent tous entre ses mains et elle seule sait répartir ce qui, après avoir été montré dans nos séances, sera déposé dans notre bibliothèque et ce qui sera distribué pour compte rendu ou pour exploitation dans les bulletins critiques spécialisés. Les livres restent notre premier outil de travail, mais nous ne tournons pas pour autant le dos aux possibilités qu'offre l'électronique. Le site internet de la *Revue*, aimablement hébergé par l'Université de Bordeaux III, a récemment changé d'adresse, comme vous le savez. On peut y faire d'utiles recherches sur les tables des matières de la *Revue*. C'est encore à Valérie Fromentin que nous devons cette facilité. À tous ceux que je viens de nommer, pour ce qu'ils nous donnent de leur temps et de leurs compétences, je dis publiquement merci en votre nom. Vous avez donc compris que le rapport moral, devoir obligé du président de toute association, consiste en l'occurrence à se parer des plumes du paon. Qu'Edmond Lévy, qui à son tour va devenir ὑπεύθυνος pour un an, se rassure. Il ne s'agit que de présenter le bilan du travail d'autrui.

J'en viens au troisième volet des activités, celles des séances du premier lundi du mois. Elles furent riches et nous ont fourni des aperçus sur les domaines très variés où s'exercent les compétences de nos membres. Si l'on voulait offrir des communications présentées un classement raisonné, on pourrait distinguer l'étude des originaux et celle de la tradition. Les premiers ont pris pour nous la forme de vestiges archéologiques de Dèlos, avec Stéphanie Maillot, de textes littéraires avec Cécile Corbel-Morana pour Aristophane, Anne Jacquemin pour Plutarque, Mélina Lévy pour Denys d'Halicarnasse, Paul Jal pour Diodore et quelques autres, d'inscriptions enfin avec Anne-Valérie Pont-Boulay, Pierre Cabanes et Simone Follet. L'étude de la tradition nous a été offerte sous des aspects fort divers, des scholies homériques, avec Christophe Bréchet, à l'organisation du *scriptorium* de Planude, avec Luana Qattrocchi, de l'évolution du « je » lyrique de Sappho à Goethe, avec

Claude Calame, à l'art de recueillir et d'interpréter les monnaies selon Winckelmann, avec François de Callatay, pour aboutir, au xx^e siècle, aux controverses théologiques qui accompagnèrent la naissance de la collection Sources Chrétiennes, avec Christian Badilita. Mais cette présentation extrêmement sommaire ne rend pas un juste compte de la polyvalence de nos intervenants. Chaque communication était une porte d'entrée vers le monde foisonnant de la culture antique, où toutes les spécialités s'entraident : l'allusion apparente de Plutarque à l'extrême coquetterie des femmes sybarites ne se comprend que par le jeu de magistratures annuelles et de cérémonies de sortie de charge ; les textes antiques sur les miroirs ardents doivent être confrontés à l'histoire de l'optique ; la prosopographie de l'entourage d'Aristote combine des sources littéraires et épigraphiques ; l'énonciation lyrique est interprétée aux filtres combinés de l'analyse du discours et de l'anthropologie. Ceux qui taxent nos études de sclérose devraient y regarder d'un peu plus près et seraient étonnés de voir comment nous traversons les siècles et les frontières. Nous écoutons même traditionnellement, au mois d'avril, des latinistes, qui choisissent parfois, comme le fit Paul Jal cette année, de nous parler principalement... d'auteurs grecs ! En nous rassemblant par-delà les clivages qu'introduisent les subdivisions entre nos métiers de terrain, entre nos filières d'enseignement, notre association répond bien à sa vocation d'encouragement des études grecques, prises dans leur sens le plus large.

Un autre trait réconfortant de nos réunions est le renouvellement de nos troupes. À côté de maîtres confirmés, nous avons entendu de jeunes chercheurs, à peine entrés dans la carrière ou encore engagés dans des formations post-doctorales, présenter d'excellents exposés. Il reste des énergies, des domaines mal connus à explorer, des méthodes nouvelles d'investigation. Le rajeunissement se traduit également par l'arrivée parmi nous de nombreux membres nouveaux. Nous en avons accueilli cette année vingt-cinq, à qui je redis solennellement en votre nom notre satisfaction et notre gratitude. Ils viennent de France, d'autres pays européens et même du Japon. L'« association pour l'encouragement des études grecques » ne peut que gagner à oublier la fin de sa dénomination officielle : « en France ».

Car, vous le savez, la conjoncture n'est pas riante. Les années se suivent et se ressemblent, hélas ! Les politiques d'économie à courte vue tranchent plus facilement dans l'immatériel, suppriment plus volontiers ce qui permet d'ouvrir les esprits que ce qui assure le confort matériel et présente une rentabilité immédiate. Les filières de l'enseignement secondaire sont perpétuellement menacées, malgré l'ardente défense des collègues regroupés dans les associations sœurs. Dans les universités pluri-, voire omni-disciplinaires de province, les postes de langues anciennes sont mis en péril chaque fois qu'ils sont vacants et le renforcement de l'autonomie des universités va probablement rendre plus rudes les combats locaux.

Un nouveau danger est apparu récemment, en même temps qu'un nouvel espoir : la rénovation des classes préparatoires littéraires a eu pour effet d'inscrire les « langues et culture de l'Antiquité » dans le tronc commun d'une hypokhâgne désormais indifférenciée. L'avantage est de garantir pour tous les élèves un enseignement d'une heure hebdomadaire de culture littéraire antique, assortie de deux heures de langue ancienne, grec ou latin, de niveau débutant ou confirmé. Il faut savoir que dans un très grand nombre d'hypokhâgnes, préparant l'ENS de Lyon, n'existait plus aucun enseignement de grec, voire de latin. À cet égard, la réforme est pour nous tout à fait positive, du moins si elle est appliquée. L'autre langue ancienne pourra être choisie comme option, à raison de deux heures hebdomadaires, de niveau débutant ou confirmé. Il y a donc sur le papier de grandes possibilités, mais elles doivent être mises en œuvre sans dotation horaire supplémentaire. Certains craignent la généralisation d'un latin sommaire et la disparition totale du grec. En tout état de cause, les professeurs des classes préparatoires devront proposer à des publics plus nombreux, mais souvent ingénus, des formes d'enseignement inédites. Nous comptons sur leur ardeur et leur pugnacité pour susciter les vocations nouvelles qui assureront la revalorisation des cursus classiques. L'organisation des khâgnes et la survie des filières normaliennes et universitaires en dépendront.

Quelles que soient les incertitudes en ce domaine, les activités de nos membres ne faiblissent pas. Ils travaillent et publient. Ils nous envoient leurs livres et leurs articles, ce dont nous les remercions, et la commission des prix a pu, comme chaque année, distinguer une belle gerbe d'ouvrages, dont notre secrétaire générale fera l'éloge dans un instant. Or, comme le dit Pindare, en renchérissant sur Homère, ἄγγελον ἔσθλόν (...) τιμὰν μεγίσταν πράγματι παντὶ φέρειν « un bon messager confère à toute annonce une valeur supérieure ». Je passe donc la parole à cette bonne messagère, en vous remerciant de votre confiance et de votre patience.